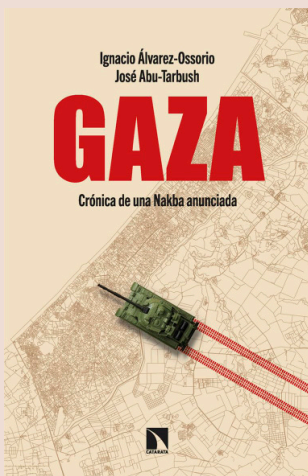


Lectures d'afkar/idées



Gaza, Crónica de una Nakba anunciada. Ignacio Álvarez-Ossorio et José Abu-Tarbush. Ed. Catarata, Madrid, 2024, 200 p.

Passer du monde académique à l'arène de l'actualité, avant que la poussière ne retombe. C'est l'exercice auquel se sont livrés les professeurs Ignacio Álvarez-Ossorio et José Abu-Tarbush, avec ce livre d'urgence, presque journalistique, qui raconte la dernière guerre de Gaza, l'actuelle guerre de Gaza, de fait.

Un exercice courageux, mais pas un saut sans filet. C'est un saut depuis la connaissance historique et politique des auteurs, qui nous offrent, en à peine 200 pages, ce qui manque le plus aux récits journalistiques et ce qui est le plus nécessaire dans les circonstances actuelles : le contexte. Le contexte pour expliquer ce qui s'est passé dans la société palestinienne avant les attaques du 7 octobre, ce qui a changé dans la société israélienne avant la campagne génocidaire à Gaza, et comment cela a été influencé par les acteurs régionaux et internationaux.

Le premier chapitre, consacré aux Palestiniens, résume comment Gaza est devenue une prison à ciel ouvert, durant 18 ans d'un blocus de fer visant à étrangler la population, l'approfondissement de la colonisation et du régime

d'*apartheid* en Cisjordanie à la suite de « l'impasse » d'Oslo, la délégitimation de l'Autorité palestinienne et la consolidation du Hamas en tant qu'alternative politique (non sans tensions en raison du virage pragmatique de ses dirigeants). Le livre entier vaut bien les pages résumant le rôle de l'organisation islamiste sur la scène palestinienne depuis sa création dans le feu de l'action de la première Intifada, sa consolidation en tant que mouvement nationaliste, sa relation avec l'OLP, sa position vis-à-vis d'Oslo et le fait qu'elle soit devenue le premier mouvement islamiste du monde arabe à remporter une élection générale libre. Il a également été le premier à être boycotté par ce que les auteurs appellent à juste titre la « communauté occidentale ».

Le deuxième chapitre retrace le virage d'Israël vers le gouvernement le plus extrémiste, suprématiste et colonialiste de son histoire depuis 1948. Et comment le traumatisme des attentats du 7-O, qui ont brisé le mythe de l'invincibilité, a également acculé le premier ministre Benyamin Nétanyahou contre les cordes, confronté maintenant à des questions qui éclipsent les accusations de corruption et sa réforme judiciaire controversée. La question de savoir pourquoi le contrat social particulier d'Israël – sécurité en échange d'une participation à la colonisation des terres palestiniennes – a été rompu. Comment Israël a suivi un parcours politique semblable à d'autres, accéléré par la logique de l'occupation et par sa propre nature. Une constante : son plan est de conquérir le maximum de terres palestiniennes avec le minimum de population sur celles-ci. La géographie versus la démographie. D'où une hypothèse qui se confirme chaque jour davantage : Israël opère un « projet d'ingénierie démographique à Gaza » et « il est à craindre qu'Israël reconfigure géopolitiquement et démographiquement les territoires palestiniens occupés, un projet pour l'instant limité à Gaza, mais aussi annoncé pour la Cisjordanie ».

La dernière partie navigue dans un monde marqué par la crise du droit International humanitaire et de qui devrait le faire respecter (il n'a jamais été respecté, pour les Palestiniens), les

complicités occidentales et l'impunité d'Israël (Josep Borrell a récemment déclaré que la diplomatie est l'art de gérer le double standard). Il fait le point sur l'impact dans la région d'un conflit qui est revenu sur le devant de la scène et qui, dans tout le monde arabe, est lu comme « l'expression continuée de l'assujettissement historique de la région au système international ». Il laisse entrevoir la perspective qu'après l'extermination des soulèvements antiautoritaires de 2010-11, la cause palestinienne et l'inaction des gouvernements arabes deviendront le catalyseur de nouvelles protestations.

Comme tout bon livre qui veut raconter cette histoire, il est également accompagné de cartes qui permettent à ceux qui ne la connaissent pas de s'y retrouver. N'oubliez pas de regarder l'échelle : il s'agit d'un territoire de la taille de la Catalogne, qui peut difficilement être « partagé » entre colonisateurs et colonisés. Car en fin de compte, il ne s'agit pas d'un conflit ethnique, ni religieux, encore moins d'une guerre éternelle. Il s'agit d'un conflit pour la terre.

Avant que la poussière des bombardements de Gaza ne retombe, les auteurs avancent déjà une première conclusion : le 7-O marque un changement de cycle qui met de côté (ou enterre définitivement) la solution dite des deux États. « Rien ne sera plus jamais comme avant », prédisent-ils. D'autant plus au vu du virage à droite qu'ils avaient déjà prévu pour les élections européennes et qui se produira probablement aussi à Washington en novembre. Ils concluent par trois scénarios possibles. Le premier est que la guerre de Gaza se termine par l'expulsion des Palestiniens de la bande, une seconde Nakba, comme l'ont annoncé les dirigeants israéliens. Le deuxième est que, compte tenu de l'échec de l'opération militaire (les chefs militaires israéliens eux-mêmes admettent que le Hamas ne peut être détruit), un pouvoir alternatif à Gaza s'articule, ce qui nécessiterait une solution politique qui, pour l'instant, n'est pas en vue. Et le troisième : la solution à deux États que les États-Unis, l'UE et les régimes arabes ont dépoussiérée, mais que la configuration politique israélienne actuelle n'admet pas. Les

auteurs auront le temps de raconter dans un autre livre, et avec le recul nécessaire, la fin de ce chapitre de l'histoire du conflit.

— Cristina Mas, journaliste, *Diari ARA*



L'esclavage dans les mondes musulmans. Des premières traites aux traumatismes.
M'hamed Oualdi. Éditions Amsterdam, Paris, 2024, 256 p.

La question de l'esclavage dans le monde dit arabo-musulman a suscité de nombreuses recherches académiques. L'historien M'hamed Oualdi vient éclairer cette abondante littérature en actualisant l'état de la question par le biais d'une exposition des débats existants, d'un passage en revue des concepts et des approches et, surtout, en démasquant les préjugés et les intérêts politiques de certaines contributions essentialistes. Son livre contient une analyse utile et rigoureuse de certaines approches eurocentristes et des faiblesses méthodologiques de nombre d'investigations. Il met tout d'abord en doute le fait que l'étude de l'esclavage soit réellement un tabou dans les sociétés arabo-musulmanes. De fait, des réflexions notoires, venues des sciences humaines, de l'art et des mouvements antiracistes, ont surgi au cours des 20 dernières années, même s'il est vrai que le sujet a été officiellement occulté et que les descendants des personnes réduites en esclavage ou bien de phénotype noir font toujours l'objet de discriminations.

Dans un premier chapitre, Oualdi souligne les stéréotypes orientalistes qui ont essentialisé une seule et unique traite islamique, au mépris de l'immense variété des situations historiques et géographiques. Soulignons au passage que, là où on emploie un adjectif géographique pour parler de la « traite atlantique », c'est une étiquette religieuse ou ethnique (traite « islamique » ou « arabe ») qui est apposée dans le cas qui nous occupe. Ou encore que la captivité de chrétiens sur les terres d'islam a fait l'objet d'une attention bien plus importante que celle des esclaves nord-africains en Europe. Cela signifie que des évaluations politiques et morales se sont immiscées dans les analyses. Ainsi, des travaux comme ceux de Robert C. Davis sur les captifs chrétiens ont été brandis par des secteurs conservateurs pour disculper l'esclavagisme européen et forcer le trait en ce qui concerne un « esclavagisme musulman ». Oualdi souligne par ailleurs que la couleur de peau n'a pas été le facteur exclusif de l'asservissement, en dépit d'une longue histoire de clichés négatifs sur les Noirs africains.

Le second chapitre se penche sur les trois principaux types d'esclavage : le travail domestique, surtout dévolu aux femmes, et celui des concubines ; l'esclavage administratif et militaire, comme celui des mamelouks en Égypte et en Tunisie ou des *bukhara* au Maroc ; et le travail de la terre dans des oasis maghrébines ou dans des économies vivant des plantations comme le sultanat de Sokoto et les îles de Zanzibar. Après avoir décrit ce vaste catalogue de situations, l'auteur se demande quel rôle a joué la coordination des subalternes. En ce qui concerne l'action collective, on dispose de très peu de références au sujet des révoltes et des rébellions et on manque encore beaucoup de récits venus des protagonistes eux-mêmes. Dans les faits, les organisations qui en sont surgies sont devenues des institutions religieuses d'entraide, comme les confréries *gnawa* et *stambali*, inspirées des cultes d'Afrique occidentale.

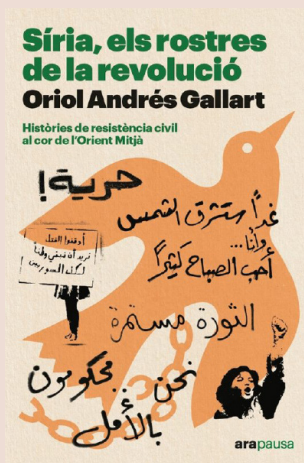
Le troisième chapitre s'attache à la question des abolitions, un processus qui s'est étalé du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle. Là aussi, Oualdi demande à ce que l'on évite un

eurocentrisme qui oppose l'action d'un Occident libérateur à celle d'un islam esclavagiste. En réalité, les intérêts coloniaux entraînent en contradiction avec les doctrines anti-esclavagistes et, dans la pratique, cela n'a pas donné lieu à des politiques catégoriques d'abolition. Par ailleurs, l'abolitionnisme ne répondait pas à de pures valeurs morales, mais s'inscrivait dans un renouvellement capitaliste qui demandait de nouvelles sortes de main-d'œuvre. De fait, les données indiquent que, pendant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, le commerce d'esclaves a été en augmentation en raison des effets du conflit colonial. Il est d'autre part important de reconnaître que dans les sociétés musulmanes, les débats pour ou contre l'esclavage existent depuis des temps anciens.

Dans le dernier chapitre consacré au traumatisme et à la reconnaissance dans l'ère post-esclavagiste, l'auteur rappelle que s'il est nécessaire de dénoncer la marginalisation des populations issues de l'esclavage, il faut aussi éviter les déformations simplificatrices, comme l'ont fait certains médias tels que CNN en montrant la vente de personnes en Libye en 2011, en rejetant la faute sur les musulmans, comme si la politique européenne n'avait rien à voir avec les barrières de la Méditerranée. Au XXI^{ème} siècle, des mouvements antiracistes se sont formés pour dénoncer la persistance d'expressions méprisantes envers les Noirs ainsi que la position professionnelle subalterne des Afro-descendants, confinés à des métiers serviles, nouveaux immigrants subsahariens y compris. Dans ce scénario, la mémoire de l'esclavage est, elle aussi, diverse et souvent en rapport avec le rôle des États-nations qui se refusent à reconnaître leur diversité interne. Les commémorations sont elles aussi sélectives, oubliant les musulmans réduits en esclavage en Europe, en contraste avec la mémoire consacrée aux Européens ou aux Africains esclaves au Maghreb. Tandis que le souvenir de l'esclavage atlantique a habité les musées euro-américains, dans le monde arabe seuls deux musées, un qatari (2015) et un tunisien (2019), font exception au sein de l'absence de politiques officielles. C'est pourquoi

Oualdi se demande sur qui fixer ce souvenir et réclame que soit prise en compte la pluralité des voix dans les situations esclavagistes, leurs effets sur le présent et que conscience soit prise qu'il ne s'agit pas de simples souvenirs mais d'exercices qui représentent l'histoire ; ils devraient inclure les personnes affectées, et pas seulement comme matière première d'expositions. La façon d'enseigner cette histoire est aussi importante que sa reconstitution. Or, celle-ci demande l'ouverture de nouvelles sources, ainsi qu'une écoute attentive des débats internes des sociétés affectées, et ce, avec leurs propres mots.

— Josep Lluís Mateo Dieste,
Universitat Autònoma de Barcelona



Síria, els rostres de la revolució.
Oriol Andrés, Ara Llibres, Barcelone,
2023, 320 p.

Dans un monde arabe qui s'effondre sous le poids de la barbarie à Gaza, le printemps de 2011 a l'allure d'un rêve lointain. Pour la première fois depuis des décennies de paralysie, les mois pendant lesquels les révoltes populaires non violentes se sont propagées comme la poudre de pays en pays ont permis d'imaginer un monde arabe différent, où règneraient la liberté et la justice. Pour que ces projets d'émancipation puissent avoir une nouvelle opportunité, il est important qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. Là est sans doute le principal mérite de *Síria, els rostres de la revolució* [La Syrie, les vi-sages de la révolution], écrit par le journaliste Oriol Andrés.

Andrés, qui a passé la plus part de la décennie ultérieure aux printemps arabes à Beyrouth à travailler pour différents médias, dont la Cadena Ser et la télévision catalane TV3, revisite les premières années de la « guerre civile » inachevée de Syrie, au moyen d'un récit minutieux des expériences des militants non violents qui ont osé rêver à un pays libre. Bien que leur tentative ait échoué, ils ont joué un rôle majeur qui peut servir d'inspiration à des générations futures.

L'un des sujets qui revient le plus souvent dans le récit est celui de la militarisation de la révolution. Même si l'auteur n'a sans doute pas voulu lancer un débat sur cette question, elle peut surgir dans l'esprit du lecteur à partir des opinions des militants. La plupart d'entre eux croyaient que le déclenchement d'un conflit signerait l'arrêt de mort de la révolution. De fait, c'est là que réside la base de la stratégie brandie par le président Bachar al Assad pour rester au pouvoir. La révolution aurait-elle pu emprunter un autre chemin ou la guerre était-elle inévitable ? Y a-t-il eu un jour de véritables possibilités de renverser le régime ?

La lecture du livre est souvent douloureuse et triste. Il ne pouvait en être autrement face à un pays dévasté par plus de 13 années de guerre et un bilan d'environ 600 000 morts, plus de six millions de réfugiés et autant de déplacés internes. Par ailleurs, les militants prodémocratie et droits de l'Homme ont précisément été la cible de prédilection de la féroce répression des deux factions, le régime d'Al Assad et les groupes djihadistes, qui ont au final imposé une dialectique infernale au peuple syrien.

Pourtant, comme cet ouvrage le montre, il y avait d'autres options. Il existait en Syrie une société civile tenace et organisée qui, même si elle a fini par succomber à la brutalité des armes, a obtenu quelques victoires. Ainsi, en mai 2017, la société civile de Saraqib, bourgade du nord-est de la Syrie, parvenait à organiser des élections locales en dépit du harcèlement qu'elle subissait de la part des djihadistes de Front al-Nosra. De fait, des centaines de Conseils locaux avaient surgi dans les zones libérées de l'oppression d'Al Assad. Ils ont donné un exemple édifiant d'autogestion, d'inventivité et d'inclusivité.

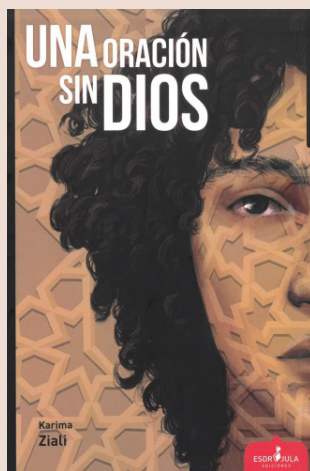
Grâce au travail de la presse internationale qui, pendant les premières années du conflit, a fait de la couverture médiatique de la Syrie une priorité, on peut retrouver des chroniques des élections de Saraqib, des manifestations de Darayya, l'une des premières villes à s'être soulevées, et du travail à haut risque du collectif « Raqqa is being slaughtered silently », qui a permis que le monde entier voie les pratiques inhumaines du « califat » de l'autodénommé État islamique. Toutefois, l'ouvrage d'Andrés est unique en ce qu'il véhicule toutes ces expériences de résistance non violente à partir du récit à la première personne de leurs protagonistes.

Son livre est divisé en chapitres qui ont presque tous pour titre le prénom de deux militants, par exemple « Mazen et Yara » ou « Bassel et Nura ». C'est que leur vie est le fil conducteur de chacune de ces parties. Car, lorsqu'il s'est assis devant son clavier, la principale motivation d'Oriol Andrés était, plutôt que de livrer une nouvelle chronique des événements majeurs de la guerre syrienne, le souhait de rendre hommage à un groupe de brillants militants qui ont consacré leur vie, et dans bien des cas l'ont perdue, au profit d'une Syrie meilleure. Sur plus de 300 pages, on apprend qui étaient ces militants, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils éprouvaient, la façon dont ils se sont organisés... Cela donne lieu au récit de plusieurs histoires d'amitié, quelques-unes d'amour, beaucoup de deuil. Toutes d'engagement et de résistance.

L'un des mérites de ce livre, outre une prose limpide, est le choix d'un panel de militants qui reflète la pluralité d'expériences et de scénarios de la Syrie et de son conflit armé. La somme des témoignages du vécu de ses protagonistes offre un retable très complet des principaux acteurs et des principales phases et batailles de la guerre en Syrie.

Síria, els rostres de la revolució est un exercice d'infrahistoire, qui est la meilleure façon de comprendre l'évolution collective de l'humanité, bien plus riche que la kyrielle de batailles, dates et leaders que l'éducation traditionnelle souligne. Nul doute que, pour toutes ces raisons, il s'agit d'un livre nécessaire.

— Ricard González, journaliste



Una oración sin dios. Karima Ziali. Ediciones Esdrújula, Grenade, 2023, 118 p.

Prévenus par le paradoxe brutal et provocateur du titre, *Una oración sin dios* [Une prière sans dieu], Karima Ziali nous entraîne de façon lucide et palpitante au cœur de l'explosion d'un volcan, celui d'un être qui ose s'engager sur le chemin de la rédemption, l'ardu voyage d'être soi-même.

Lucide, parce que son langage incisif définit les coutures et les nuances du personnage dans toute leur complexité ; trépidante, parce que la romancière sait nous faire passer par les hauts et les bas de la conscience de son personnage lors d'une journée cruciale de sa vie. C'est une œuvre au rythme captivant qui ne nous permet pas d'arrêter la lecture. On veut savoir, on veut accompagner Morad dans son voyage.

Morad est un jeune homme de 18 ans, d'origine rifaine, travailleur dans l'anonymat d'une cafétéria de l'aéroport de Barcelone, qui est interpellé par la philosophie à travers la figure paternelle et amicale de son professeur Domènech, « le seul professeur qui ne le traitait pas comme s'il était un arabe exceptionnel qui avait certains dons pour étudier ». Tout commence par une question : « As-tu peur d'être libre ? » Si elle met mal à l'aise ses compagnons adolescents, chez Morad « la question est restée là, comme en hibernation, le fouettant à chaque fois que le monde l'assaillait de ses paradoxes absurdes ». Lorsqu'une cliente à l'allure arabe,

que Morad imagine musulmane, en plein ramadan, déguste avec plaisir le café et le croissant servis par le jeune homme, l'interpellant du regard, quelque chose s'agite dans ses tripes : « Tu es l'ennemi de ta propre liberté », lui dit-elle. Une fois de plus, Morad est poussé dans l'abîme de qui suis-je.

Car de l'autre côté de la raison, qui, dans la douleur, nous libère, il y a la tradition. Et cette tension, cette fissure entre le désir de savoir et le devoir d'être quelque chose de déjà connu et établi, est le moteur qui meut le personnage, sa soif. La tradition véhiculée par l'amour maternel : la mère, personnage résolu avec délicatesse, qui nous subjugue et nous saisit par sa rigueur et son intransigeance, mais que l'on finit par comprendre. C'est « son amour et sa rage », « la femme aux mains de fer et à la peau de jasmin qui le revendique comme fils, mais le nie comme homme », la perpétratrice de l'ordre familial à tout prix. Et c'est là que se trouve la plaie, profonde, brutale, qui ne cesse de saigner. Et la liberté de Morad passe par la guérison de la plaie, par le courage de la faire remonter à la surface, de la rincer et de l'assécher. Sans la guérison de la plaie, sans l'étape douloureuse de la reprendre, il n'y a pas de place pour la rédemption. *Una oración sin dios* est aussi un roman sur les silences, sur les couches de silence que nous portons tous sur notre dos. Quel espace plus riche en silences que celui de la famille ?

Morad est un personnage à la dérive. La tension entre l'individuel et le collectif, le libre arbitre et le devoir, le moi et la tribu, sont depuis longtemps saisis dans la littérature. Dans notre littérature contemporaine, Karima Ziali s'inscrit dans la tradition que Najat el Hachmi a initiée il y a 20 ans en catalan, et elle le fait, comme le souligne justement Youssef el Maimouni, à travers des corps « libérés de l'exotisme » et de sa propre voix puissante et captivante, pleine de force et de vérité. Elle-même a dit un jour que l'espace de la fiction est l'espace de la vérité. Et il y a beaucoup de vérité dans son texte.

Il y a bien d'autres fissures qui soulignent le malaise de Morad, ses transits sont douloureux : entre les codes sévères de la religion et

l'hédonisme ; entre la foi et son absence ; entre la sexualité normative et la sexualité clandestine ; entre les études pragmatiques qui lui permettront de mener une vie « valable » et la philosophie (que sa mère n'arrive même pas à prononcer tant elle est étrangère à son monde)... La romancière ne se complait pas dans ce qui aurait pu être une dénonciation du malaise de l'enfant d'immigrés, son livre n'est en rien programmatique et fuit la littérature identitaire, même si l'identité en est le centre.

L'univers familial migrant est subtilement capturé par des notes révélatrices, tout comme elle laisse entrevoir un racisme sous-jacent lorsque Morad, un petit garçon, est nommé de manière confuse par sa maîtresse et que celle-ci, bienveillante et le bordant, dit à ses camarades de classe « que dans son pays, c'était peut-être un nom aussi courant que Josep l'était ici » et que Morad, perplexe, « ne comprenait pas ce qui se disait de son pays, mais comprenait bien la rigolade générale ».

Karima Ziali, dont la militante rifaine fait partie de ses identités, explique aussi subtilement la marginalisation dans la communauté arabo-musulmane des rifains qui ne connaissent pas l'arabe. La discrimination et la méchanceté à l'égard des enfants Imazighen, « qui parlent une langue inutile à la compréhension du message de l'islam » et qui sont considérés par l'enseignant de la mosquée comme une « tare, un lapsus à corriger par la docilité punitive de la répétition coranique », laisse entrevoir une double discrimination et montre la complexité d'une immigration envisagée en bloc, sans tenir compte des diversités linguistiques et culturelles. Mais nous le répétons, il ne s'agit là que de notes, d'esquisses. Ziali se démarque du costumbrismo, n'exotise pas et ne cherche nullement à participer à la littérature pamphlétaire. C'est la dérive douloureuse de Morad qui est au centre et qui nous saisit dès les premières lignes.

— Mireia Estrada Gelabert, gestionnaire culturelle et écrivaine. Fondatrice de la résidence internationale d'artistes et de l'espace créatif Jívar Creació i Societat